

L'ALBUM LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

6 mois 25 cts.

1 an 50 "

Invariablement payable d'avance

RECUEIL DE LITTÉRATURE

MORALE

PARAIT TOUS LES VENDREDIS.

Le numéro..... 1 centim

BUREAU :

No. 59 Rue Des Cascades
ST-HYACINTHE, P. Q.

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

VI

TROIS MISÉRABLES

Le lendemain, à deux heures précises, Armand Des Grolles entra dans la chambre de Sosthène de Perny.

—Ah ! te voilà ? Bonjour ! dit celui-ci.

—Tu m'attendais ?

—Deux heures sonnent à cette pendule, j'allais t'attendre.

—Et ton ami, à qui tu dois me présenter ?

—Il va venir.

Au même instant un bruit de pas se fit entendre, la porte s'ouvrit et José Basco parut.

Il tendit la main à Sosthène, pendant que son regard clair et perçant s'arrêtait sur Des Grolles. Un mouvement de ses prunelles indiqua qu'il était satisfait de son rapide examen. Il avait déjà jugé l'homme.

—Mon cher José, lui dit Sosthène, je vous présente mon compatriote Armand Des Grolles, dont je vous ai parlé hier soir.

Des Grolles s'inclina.

—Oui, dit le Portugais, en prenant son air le plus grave, hier soir mon ami de Perny m'a parlé de vous longuement, et votre modestie dût-elle en souffrir, je ne vous cacherai pas qu'il m'a fait votre éloge.

Des Grolles ouvrit de grands yeux et regarda Sosthène qui, lui aussi, avait un

air très grave. Ne sachant pas encore en présence de quel personnage il se trouvait, Des Grolles resta tout interdit.

—De Perny m'a raconté vos petites misères, continua José Basco avec la même gravité ; ce sont les vicissitudes de la vie auxquelles nous sommes tous exposés. Les temps sont durs et les affaires difficiles ; nous devons cela à la civilisation, au progrès. Aujourd'hui, cher monsieur, pour faire son chemin dans le monde, il faut passer par de rudes épreuves ; ce sont les épreuves qui font les hommes forts. Pour savoir il faut apprendre. Vous avez appris, vous avez de l'expérience ; c'est bien, vous ne devez pas vous plaindre.

Des Grolles, ahuri, se demandait si l'on ne se moquait pas de lui.

—Vous ne manquez pas d'énergie, poursuivit José, et vous êtes intelligent et actif. Ce sont des qualités indispensables. Vous avez de l'ambition et le désir d'arriver ; c'est parfait. Enfin, je sais que, le moment venu, vous pouvez être un homme d'action. Vous vous êtes mis à la disposition de mon ami de Perny en lui offrant vos services. Sosthène n'a pas oublié de me dire qu'on pouvait compter sur vous, que vous étiez un homme sûr. D'abord, je n'ai rien répondu, je voulais prendre le temps de réfléchir. De Perny et moi nous avons formé une association pour mettre à exécution un vaste projet, dont nous ne parlons pas encore ; or, j'ai calculé qu'un troisième associé pouvait être nécessaire. Eh bien, cher monsieur Des Grolles, vous êtes l'homme qu'il nous faut ; si vous le voulez, vous serez notre associé.

—Mais je ne demande pas mieux, dit vivement Des Grolles ; je l'ai dit à Sosthène autrefois et hier encore, je suis à lui corps et âme.

—De Perny vous connaît et répond de vous ; c'est pour cela que je vous dis : soyez avec nous.

Jusqu'ici les trois hommes étaient restés debout.

—Il me semble que nous avons le droit de nous asseoir, dit le Portugais, en prenant un siège.

Les autres l'imitèrent.

S'adressant de nouveau à Des Grolles, José Basco reprit :

—Notre intention est de quitter prochainement l'Amérique ; il faut absolument que nous retournions en France, à Paris. Je suppose que rien ne vous retient à New-York, que vous êtes prêt à partir.

—Ce soir, s'il le faut, répondit Des Grolles.

—Très bien. Mais à Paris comme à New-York et ailleurs, sans argent on fait triste figure.

—C'est vrai, fit piteusement Des Grolles.

—Si je ne me trompe pas, il y a vingt-deux mille francs dans la caisse de notre société.

—Oui, vingt-deux mille francs, confirma Sosthène.

—Eh bien, c'est à peu près comme si nous n'avions rien, car cette somme n'est pas le dixième de ce qui nous est nécessaire pour mener à bien notre entreprise. Il faut donc,—et pour cela tous les moyens sont bons,—que nous complétions notre capital.

Sosthène se rapprocha du Portugais.

—Voyons, est-ce qu'il y a quelque chose à faire ce soir ? lui demanda-t-il.

—Ce soir, non, mais, dimanche prochain, c'est-à-dire dans cinq jours, puisque c'est aujourd'hui mardi.

—Ainsi vous êtes sûr ?.....

—Je suis sûr qu'il y a quelque chose à faire ; seulement il faut réussir.

—Enfin, de quoi s'agit-il ?

—Je vous le dirai tout à l'heure. Comme il ne faut jamais être pris au dépourvu nous devons agir comme si le succès était assuré et faire d'avance nos préparatifs de départ. Le paquebot français, le *Ferragus*, doit partir lundi prochain, à six heures du matin ; dès aujourd'hui, chacun de nous ira retenir sa place et se

faire inscrire sur le livre des passagers. Lundi, nous nous rendrons à bord, séparément, comme si nous ne nous connaissions pas. Il est toujours bon d'être prudent.

—Et si l'affaire en question n'a pas réussi ? objecta Sosthène.

—Dans ce cas, répondit José, nous resterons encore à New-York, le *Ferragus* partira sans nous.

Il y eut un moment de silence.

Maintenant, reprit José Basco, écoutez-moi.

A son tour, Des Grolles se rapprocha du Portugais. Celui-ci regarda ses deux associés en passant ses doigts dans sa barbe.

—Nous écoutons, dit Sosthène.

—Eh bien, voici de quoi il s'agit, reprit José en baissant la voix : Il y a à New-York un vieux juif qui a plus de trois millions de fortune. Il s'est enrichi en vendant toutes sortes de marchandises. Entre autres trafics il a fait celui de diamants et autres pierres précieuses. Depuis quelques mois il s'est retiré tout à fait des affaires ; mais il lui reste pour environ trois cent mille francs de pierreries qu'il ne tient pas à conserver et dont il cherche à se débarrasser.

—Comment savez-vous cela ? demanda Sosthène.

—Par une conversation entre le vieux juif et un de ses coréligionnaires, dont j'ai été l'auditeur invisible. Les deux fils d'Israël étaient dans un jardin et se croyaient seuls, de plus ils causaient en arabe : mais je comprends et parle la langue arabe avec autant de facilité que toutes les langues de l'Europe.

Je continue : Je n'ai pas besoin de vous dire que la conversation m'avait vivement intéressé. Je voulus savoir où demeurerait le vieux juif et obtenir sur lui certains renseignements qui pouvaient ne pas être inutiles. Dès le lendemain je me mis en campagne et je sus bientôt tout ce que je tenais à savoir.

Le juif habite, à l'extrémité de la ville, une petite maison de modeste apparence qui lui appartient. Cette maison est bâtie au milieu d'un jardin carré, clos de murs assez élevés ; elle se cache dans les arbres et est suffisamment isolée. On

entre dans le jardin par une porte unique, qui s'ouvre sur une petite rue peu fréquentée dans la journée, complètement déserte la nuit. Le vieux juif n'a qu'un domestique, un juif aussi, presque aussi âgé que lui. Ce domestique est un serviteur modèle : très attaché et très dévoué à son maître, il est en même temps sa ménagère, son valet de chambre, son cuisinier et le chien de garde de la maison.

Le vieux Virth, — c'est le nom du juif millionnaire, — vit très retiré ; il est peu connu à New-York et il n'y voit personne. Rarement, il reçoit quelques juifs, d'anciens amis, à sa table. Régulièrement, tous les samedis, il quitte sa maison et se rend à pied chez un de ses amis qui habite une villa à six ou huit milles de New-York. Il y passe la journée du dimanche et ne revient à la villa que le lundi vers midi. Tels sont les renseignements que j'ai recueillis successivement.

Maintenant, puisque le vieux juif ne tient pas à conserver son lot de pierres fines, ne vous semble-t-il pas que ce serait lui rendre service et nous rendre service à nous-mêmes que de l'en débarrasser ?

— Certes, oui, dit Sosthène, dont les yeux flamboyaient ; il reste à savoir si la chose est possible.

— Il faut qu'elle le soit, répliqua José.

— Cela dépend des difficultés à vaincre, opina Des Grolles.

— Je vois que vous m'avez compris tous les deux, reprit José. A deux le succès pouvait être douteux, à trois, je crois qu'il est certain.

— Alors, vous avez un plan tout tracé ? dit Sosthène.

— Oui, si vous voulez agir, si aucune crainte ne vous arrête.

— L'occasion est trop belle pour que nous la laissions échapper, répondit Sosthène.

— L'affaire est superbe, il n'y a pas à hésiter, ajouta Des Grolles.

— Donc, c'est entendu. Dans la nuit de samedi à dimanche, nous pénétrerons dans la maison du vieux Virth. Je sais que les pierreries sont enfermées dans une cassette, laquelle est enfermée elle-même dans un meuble qui se trouve dans la chambre à couche du juif.

— Très-bien, fit Sosthène ; mais sachons d'abord comment nous entrerons dans le jardin.

— Une porte à ouvrir, c'est facile.

— Cette porte a probablement un ou plusieurs verrous solides ?

— L'obstacle est prévu. Dans ce cas, l'un de nous grimpera sur le mur, sautera dans le jardin et tirera les verrous sans bruit pour faire entrer les autres.

— La porte de la maison sera également bien fermée.

— Sans aucun doute, mais nous ne l'ouvrirons pas,

— Que ferons-nous ?

— Je vous ai dit que la maison était cachée dans des arbres, j'ai remarqué qu'un de ces arbres a de fortes branches qui s'étendent sur le toit. Il faudra donc s'introduire dans la maison par une des lucarnes pratiquées dans la toiture pour éclairer le grenier. Le chemin peut être périlleux, mais il y a cet avantage qu'on peut arriver dans la chambre du juif, au premier étage, et s'emparer de la cassette sans attirer l'attention du vieux domestique, qui couche dans une pièce au rez-de-chaussée. Mais comme celui-ci peut avoir le sommeil léger ou ne pas dormir, et qu'il est nécessaire de se mettre en garde contre lui, il faudra entrer deux dans la maison. Du reste, voici quel est mon plan : Vous, de Perny, vous resterez près de la porte du jardin pour protéger notre retraite et prêt à nous avertir d'un danger quelconque, au moyen d'un signal convenu. Des Grolles et moi nous grimpons dans l'arbre, nous gagnons le toit en rampant sur une branche nous ouvrons une lucarne et nous pénétrons dans le grenier. Alors j'allume une petite lanterne sourde que j'ai dans ma poche. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai aussi sur moi les instruments qu'il faut pour forcer une serrure. Nous sortons du grenier et nous descendons au premier étage doucement, sans bruit. Des Grolles se place en sentinelle sur le palier, prêt à recevoir le domestique, s'il paraît ; moi, je pénètre dans la chambre du vieux Virth, je m'empare de la cassette et nous nous empressons de revenir dans le jardin par le même chemin. Comme vous

le voyez, mon plan est simple et d'une exécution facile.

—Et si le domestique entend du bruit, s'il se lève, s'il vient ? interrogea Des Grolles.

—Eh bien, vous serez là ; vous êtes robuste, vous n'aurez pas peur d'un vieillard.

—Il faudra le tuer ?

—José Basco haussa les épaules ; ce tic lui était familier.

—À quoi bon ? fit-il, on ne doit tuer qu'à la dernière extrémité, quand on ne peut pas faire autrement.

—Il criera, il appellera au secours.

—On ne l'entendra pas, l'habitation la plus rapprochée de celle du juif est à plus de quarante mètres de distance. Ainsi, c'est dit ; chacun de nous va faire ses préparatifs de départ ; et dans la nuit de samedi à dimanche.....

—Nous aurons la cassette du vieux juif, acheva Sosthène.

Le Portugais se leva, en disant :

—Si tout va bien, comme j'ai lieu de l'espérer, bientôt nous reverrons la France.

VII

LES ASSOCIÉS

Le lundi suivant, quand Virth, le vieux juif, rentra chez lui, son vieux domestique, pâle, tremblant, et courbé jusqu'à terre, s'avança vers lui comme un chien qui a commis une faute et sait qu'il a mérité les coups de fouets de son maître.

—Eh bien, quoi ? demanda Virth.

Sans prononcer une parole, le serviteur lui montra le mur et la porte du jardin, un arbre et le toit. Puis toujours silencieux il fit signe à son maître de le suivre et le conduisit dans sa chambre.

Alors le vieux juif comprit. Il voyait ouverte et fracturée la porte de l'armoire où il avait enfermé son trésor.

Il devint pâle comme un cadavre, poussa un oh ! étrange, leva ses bras en l'air et laissa tomber lourdement ses deux mains sur le haut de sa tête.

Le serviteur fit entendre un grand gémissement, puis il s'agenouilla et dit d'une voix suppliante ;

—Maître, pardon, je suis un Amalécite un réprouvé, un maudit !..... J'ai manqué de vigilance pendant la première heure de mon sommeil ; un voleur s'est introduit dans votre maison, et je n'ai rien entendu..... Hélas ! maître, ce n'est que trop vrai, je ne suis plus bon à rien, à peine digne d'être dévoré par les chiens comme Jézabel, veuve d'Achab, et mère d'Atalie, épouse de Joram, père d'Achaz, père de Joas.

Mais le vieux Virth n'entendait rien. Lui aussi poussait de profonds soupirs et de sourds gémissements. Comme son serviteur il se mit à genoux et appela à son secours le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; puis il se roula sur le parquet, en déchirant ses vêtements et en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Les deux vieillards ne pouvaient que se lamenter. Le trésor avait disparu mais que faire..... Où aller ? Où courir ? Qui accuser ? Où trouver le ou les voleurs ?.....

*
* *

Le *Ferragus* filait à toute vapeur vers les côtes de France. Au nombre de ses passagers se trouvaient Sosthène de Perny, Armand des Grolles et José Basco. Ce dernier avait au fond de sa valise la cassette aux pierres précieuses.

Le paquebot arriva au Havre un jeudi, dans l'après-midi. Le lendemain matin les trois associés étaient à Paris. Après avoir désigné un endroit où il pourrait se trouver, ils se séparèrent et allèrent se loger provisoirement, chacun dans un hôtel. Dès les premiers jours, José s'occupa de la vente des pierres fines. Il les vendit assez facilement, à un prix avantageux, par petits lots et à divers marchands. Il encaissa la somme totale de trois cents trente deux mille francs.

José Basco était le chef de l'association ; il demanda à en être le caissier ; il n'y eut aucune opposition.

Maintenant qu'il avait l'argent, ce levier puissant avec lequel on peut bouleverser le monde ; l'argent, avec lequel on peut tout oser, tout entreprendre, faire le bien comme le mal, José allait pouvoir s'occuper sérieusement de ses projets,

dresser toutes ses batteries et préparer ses moyens d'attaque. Nous savons quel but il se proposait d'atteindre. Mais par quelles monstrueuses machinations espérait-il mener à bien son œuvre ténébreuse ? Evidemment, il avait déjà un plan ébauché dans sa tête ; mais Sosthène ne le connaissait pas encore.

José Basco loua un appartement de garçon rue du Faubourg-Saint-Honoré, le fit meubler confortablement et s'y installa sous le nom de José comte de Rogas.

En même temps, après avoir péniblement cherché une habitation à leur convenance, c'est-à-dire une retraite sûre où ils pussent se cacher, de Perny et Des Grolles louaient sur la butte Montmartre l'espèce de masure que nous connaissons.

Ces trois hommes se valaient, l'un était digne des autres ; le moins coupable pouvait devenir le plus criminel.

Une cause différente les avait jetés en Amérique ; mais partout où ils se trouvent les misérables se rencontrent. Basco et Des Grolles avait été poussés vers de Perny comme s'il existait entre les coqueus une mystérieuse attraction. On peut dire que la fatalité les avait réunis.

Ils n'étaient à Paris que depuis environ deux mois, le jour où ils se trouvaient ensemble dans la maison de la butte Montmartre. Nous y introduisons de nouveau le lecteur.

Comme nous l'avons dit, Des Grolles venait de lire à haute voix le manuscrit de la marquise.

Toujours grave, sans qu'aucun mouvement de son visage pût trahir ses impressions, José avait écouté avec la plus grande attention.

—Ce que Des Grolles vient de nous lire, dit-il, en s'adressant à Sosthène, est la relation très exacte des faits que vous m'avez racontés à New-York. Il y a en plus les réflexions et les appréciations plus ou moins justes de votre sœur, dont nous pourrions encore profiter. L'importance de ce document n'est pas discutable, il a une valeur énorme et nous en aurons certainement besoin un jour. Il faut donc le conserver précieusement, ainsi que les autres objets qui sont dans le coffret.

—C'est bien mon intention, répondit Sosthène.

Maintenant, reprit José, d'un ton légèrement ironique, je puis, si vous le désirez, vous donner des nouvelles de votre sœur et de votre beau-frère.

Le visage de Sosthène devint subitement très sombre.

—Tous deux se portent à merveille, continua José. Le marquis, la marquise, le jeune comte de Coulange et Mlle Maximilienne, toute la famille, enfin, est actuellement au château de Coulange. La chasse ouvre dans quelques jours, le 1^{er} septembre, et le marquis a déjà fait ses invitations. Pendant deux mois, il y aura, comme tous les ans, nombreuse réunion au château. Le marquis et le jeune comte Eugène sont, paraît-il, deux intrépides chasseurs. On dit aussi que le grand gibier abonde dans les superbes chasses de M. le marquis. Mais vous devez savoir cela mieux que personne.

Je puis vous dire encore que le marquis et sa femme ne pensent pas plus à vous que si vous n'aviez jamais existé. Mlle Maximilienne ignore absolument qu'elle a le bonheur d'avoir un oncle qui se nomme Sosthène.

Mlle Maximilienne aura bientôt dix-huit ans ; c'est une adorable jeune fille, le portrait vivant de sa mère lorsque le marquis l'a épousée. Mais la fille ressemble plus encore à la mère par l'esprit et le cœur que par les charmes extérieurs de sa personne.

Elle a la beauté correcte et pure, la grâce parfaite, la bonté intelligente, l'ingénuité ou la naïveté charmante, la sensibilité exquise : en elle tout est délicieux et suave comme l'idéal.

Un sourire intraduisible errait sur les lèvres de Sosthène.

José se tourna vers Des Grolles.

—Est-ce que vous aimez la chasse ? lui demanda-t-il.

—Autrefois c'était une de mes passions.

—Ce veut dire que vous étiez un chasseur terrible.

—Ne plaisantez pas, José, j'en valais un autre.

—Mais je ne plaisante pas du tout, je vous assure ; je suis enchanté de savoir que vous êtes un excellent tireur.

—Il y a des années que je n'ai pas tenu un fusil, je ne sais pas si j'aurais aujourd'hui le coup d'œil aussi rapide et aussi juste qu'autrefois. Quand j'étais chasseur, José, à cinquante ou soixante mètres je ne manquais jamais une pièce de gibier.

—C'est très bien, ami Des Grolles ; je vous le répète, je suis enchanté.

—Pourquoi cela ?

—Parce que étant, moi, un très mauvais chasseur, nous serons sûrs de rapporter du gibier quand nous irons chasser ensemble, répondit José avec son flegme ordinaire.

Des Grolles le regarda avec surprise.

—Ah ! ça, fit-il, est-ce que vous avez l'intention de vous faire inviter à quelque partie de chasse ?

—Peut-être. Mais nous parlerons de cela un de ces jours.

—Il médite quelque chose de violent, pensa Sosthène.

Il reprit à haute voix :

—José, peut-on vous demander où nous en sommes ?

—Comme je vous l'ai dit il y a quelques jours, mon plan est définitivement arrêté ; certains événements seuls pourraient me forcer à le modifier. Le plus difficile pour moi était le personnage à trouver. Aujourd'hui, je le tiens. Sans qu'il s'en doute, je le suis pas à pas, je le guette, je l'observe, je l'étudie.

Le gaillard en vaut la peine ; c'est un sujet rare, qui jouera d'une façon merveilleuse le rôle que je lui destine. Ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'il fait, je le sais. Je fouille partout, rien ne m'échappe. Je suis de plus en plus convaincu qu'il m'était impossible de trouver mieux. Je crois véritablement qu'il a été créé et mis au monde pour l'emploi. Il a toutes les qualités, ou, si vous le préférez, tous les défauts désirables.

Ce n'est pas pour vous flatter mon cher de Perny, — mais ce jeune homme aurait été votre élève qu'il ne serait pas plus accompli.

Sosthène reçut ce coup de butoir sans sourciller.

—Comme toujours, continua José, la famille de Coulange rentrera à Paris à la fin d'octobre ou au commencement de

novembre. D'ici là, j'aurai sans doute à occuper vos loisirs. Dans tous les cas, je prends mes dispositions pour que nous puissions nous mettre sérieusement à l'œuvre dès le mois de novembre. Alors mon Roméo sera complètement pris dans mes filets, et quinze jours me suffiront pour le préparer à entrer en scène.

—Ainsi, tout va bien, dit Sosthène.

—Du moment que je suis satisfait, vous pouvez l'être.

—Nous ne savons toujours point, Des Grolles et moi, ce que nous aurons à faire.

—Pour une bonne raison parbleu ; je l'ignore, moi-même. Est-ce que cela ne dépend pas des événements ? Ah ! je vous ai apporté de l'argent..... Mes recommandations sont toujours les mêmes : dépensez le moins possible. Soyons prudents, très prudents, soyons sages, très sages.

Il posa sur la table deux rouleaux d'or.

—Vous n'avez pas à craindre que je fasse de folles dépenses, José, répliqua Sosthène avec aigreur, puisque vous m'avez interdit de me montrer sur les boulevards ou au foyer de l'Opéra, puisqu'il m'est défendu de revoir mes anciennes connaissances et de reparaitre dans aucun salon, puisque je suis obligé de me cacher ici, dans ce quartier excentrique, comme un lépreux ou un pestiféré.

—Tout cela, mon cher, est une des nécessités de la situation ; si la marquise de Coulange apprenait que vous êtes revenu à Paris, le succès de notre entreprise serait sérieusement compromis.

—En attendant je sèche d'ennui, je meurs de consommation, et je me demande avec terreur si je ne suis pas condamné pendant un ou deux ans à cette existence de hibou ou de cloporte.

Le Portugais fit un effort qui amena sur ses lèvres..... un sourire railleur.

—Il faut être cela ou ne pas être, dit-il ; qui veut la fin veut les moyens.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

—Sosthène de Perny, l'ancien viveur de Paris, le lion français de New-York, reparaitra dans monde, plus brillant que jamais, le jour du mariage de Mlle Maximilienne de Coulange.

A suivre.

LE MOULIN DE KERIGUEL

—Mon garçon, me dit-il, voilà qui est convenu ; et même, si tu veux, comme il vaut mieux ne point remettre les bonnes choses au lendemain, je vais, séance tenante, te tailler de la besogne. Quant au donier à Dieu... nous en ferons l'économie !

C'est ainsi que, sans autres façons, je fus improvisé garçon meunier. J'étais actif et observateur, de sorte qu'en quelques jours, je fus parfaitement au courant du travail que j'avais à faire.

Mon activité parut plaire au père Gautier, qui depuis longtemps déjà sentait le besoin de se reposer. Car il était vieux, le père Gautier ; ses forces étaient complètement à bout, ses jambes flageolaient sous lui, ses joues étaient jaunes et décharnées ; il semblait avoir plus de quatre-vingts ans, quoique en réalité il n'en comptât que soixante-deux. Il n'y avait chez lui que le regard qui eût conservé de la vie : ces deux petits yeux couleur vert-de-gris, enfoncés sous une forêt de sourcils d'une teinte fauve, pétillaient comme des lumières ; ils regardaient, examinaient, flûtraient ici et là, sans jamais se fixer sur rien, comme s'ils craignaient de se trahir dans la franchise d'un regard en face. Ces yeux-là m'eurent plus d'une fois inspiré une vague défiance.

Peut-être avaient-ils produit la même impression sur ceux qui s'étaient présentés avant moi pour avoir l'emploi de garçon meunier à Keriguel. La modicité des gages offerts par le père Gautier avait achevé de les décourager.

Aussi,—si ma destinée ne m'eût poussé à cette place dont peu de gens se souciaient,—on eût bien pu quelque matin trouver le bonhomme noyé dans l'écluse ou mort dans son lit à force de fatigues ; car il fallait souvent, la nuit, au milieu de l'hiver, lever ou baisser les vannes, mettre le moulin en marche, passer les courroies..... Tous ces travaux exigent un déploiement de forces assez grandes, et comme il habitait seul au moulin, personne ne pouvait lui venir en aide.

Ce n'est pas que dans le voisinage plus d'un n'eût été disposé à lui rendre service, quoiqu'on l'aimât peu. Mais Gautier s'était imposé

comme une règle de ne jamais rien demander à personne,—dans la crainte de donner aux autres le droit de lui demander aussi quelque chose. Dans ses rapports avec les clients du moulin, il était d'une froideur qui choquait tout le monde, ne disant jamais que le strict nécessaire. Beaucoup s'en plaignaient. Dans nos campagnes, voyez-vous, on aime un brin de conversation en passant. On se dit ses pensées, ses inquiétudes ou ses contentements. Cela délasse.

Pourtant, par habitude, on continuait d'aller porter son blé à Keriguel.

Il faut dire du reste que la loyauté du père Gautier était proverbiale. Le diable en personne fût venu à son moulin qu'il ne l'eût pas volé..... quoique le cher homme aimât passionnément les écus.

Quelques-uns de mes camarades s'étonnaient de me voir prendre du service chez lui :—C'est un vieil avare, triste et soupçonneux, disaient les mauvaises langues. Il a fait un pacte avec les esprits, ajoutaient les autres. Quoiqu'il affecte de porter les habits d'un mendiant, il est riche comme un Crésus ; il a des tas d'or enfouis quelque part sous son moulin, ou dans le lit de la rivière, sans que l'on sache au juste dans quel endroit.

Moi, je laissais dire, n'ajoutant aucune créance à ces propos-là.

La vérité, c'est qu'il avait hérité d'un parent éloigné, mort à Paimpol. Quand l'affaire fut liquidée, il partit un beau matin, tout seul et à pied, pour Paimpol, où il toucha en espèces une somme ronde de trois mille francs. Nullement communicatif de sa nature, il se sentit moins que jamais tenté de le devenir après cette aubaine inattendue. Il ne souffla mot à personne, rapporta son sac de cuir tout rempli de pièces d'or et passa toute la nuit à les compter et à les recompter, après avoir fermé à doubles verrous la porte du moulin. Puis, il cacha son trésor dans sa chambre, au premier étage, au fond d'une vieille armoire dont il avait toujours la clef sur lui.

Quelques jours après, il lui sembla que sa cachette était trop peu sûre. Si quelques voisins montaient avec lui à cet étage du moulin,—ce qui était bien rare,—pour faire un compte ou solder leur arriéré, il s'imaginait

que tous les yeux étaient braqués sur sa sacquette, comme si l'or eût relui à travers les planches vermoulues du vieux meuble.

Alore, il déplaça à grand'peine le blutoir à farine, mit le bienheureux sac de cuir sous une pierre de la muraille, masqua l'ouverture qu'il avait faite, et remit le blutoir à sa place.

Cette fois, personne ne le soupçonnerait, les regards les plus indiscrets seraient mis en dérouté.

Cependant on oublia peu à peu ces histoires et l'on cessa de parler des tas d'or qu'il devait avoir enfouis. Aux esprits et aux langues, voyez-vous, il faut toujours du nouveau. Je ne sais plus quel événement survenu dans le voisinage les occupa et fit diversion. Absent du pays à l'époque où le père Gautier avait fait son héritage, je commençais moi-même à croire que cette succession qui l'aurait fait riche était une fable comme le reste. Lui seul y songeait,—pauvre homme !.....et cela troublait son sommeil de chaque nuit.

* * *

Un jour,—quinze jours après mon entrée à Keriguel,—un dimanche,—oh ! ce jour-là, je me le rappellerai toujours ! il faisait un beau froid, les bords de la rivière étaient gelés ; le père Gautier était sur le pont du moulin, les coudes appuyés sur une vanne que je venais de lever. Il sifflait entre ses dents.

—Jean, me dit-il, je suis content de toi ! Tu fais vivement ta besogne, ça va bien !

Je tendis l'oreille, comme si j'avais mal entendu. C'était, je crois bien, la première parole d'encouragement qu'il m'adressait.

—Il est juste, continua-t-il, que je te reconnaisse ça ! Tu peux aujourd'hui profiter de ta journée pour aller voir tes camarades... si tu en as, des camarades.

Et il se remit à siffler en regardant l'eau qui se précipitait sous la vanne.

Pour moi, je n'eus pas d'autre pensée que de profiter de la liberté qui m'était accordée pour aller voir Pierre Lebras, à Ploubezre. Pierre Lebras était de mon âge, il était parti avec moi pour l'armée, et nous étions revenus ensemble au pays. Enfin, c'était mon seul, ou du moins mon meilleur ami.

—Après ça, mon garçon, reprit le père

Gautier, je veux que tu sois libre. Tu pourras rester au moulin, si ça te plaît. Au fait, ma fille Etiennette vient à Keriguel aujourd'hui avec sa marraine ; on peut avoir quelque chose à faire. Mieux vaut encore que tu restes !

Eh bien ! cette permission presque aussitôt retirée qu'obtenue ne m'eut causé point de contrariété.

C'est pourtant un brave compagnon que Pierre Lebras, et je l'aime depuis mon enfance. Mais ce nom d'Etiennette m'était resté dans l'oreille. La fille du meunier de Keriguel ! .. c'était la première fois que j'en entendais parler.

—Après tout, pensai-je, s'il ne m'en a jamais rien dit, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Taciturne comme je le connais !

Et je restai.

Vous voyez bien qu'il n'y a pas que les femmes à être curieuses.

Les heures passèrent. J'allais du moulin aux pêcheries, de la roue au déversoir : j'arpentais bien cent fois le pont, derrière le père Gautier. Je ne sais pourquoi j'avais mainte question à lui faire au sujet d'Etiennette, sur son âge, sur sa marraine... tout cela me tournait dans la tête. J'arrangeai vingt formules pour une seule question, m'efforçant de lui donner une tournure indifférente. Aucune ne pouvait me satisfaire. Enfin, j'eus honte de moi et je me décidai.

—Père Gautier ! vous ne m'avez pas dit..

Et je m'arrêtai là.

Je le regardai. Il ne m'avait pas entendu et continuait tranquillement à épousseter avec le revers de sa manche son habit de tiretaine bleue.

—Allons ! me dis-je, ce ne sont point mes affaires !

Et j'allai voir la grande roue du moulin ; arrêtée ce jour-là, à cause du dimanche et à laquelle pendaient de longues aiguilles de glace.

Presqu'au même instant Etiennette et sa marraine, quittant le sentier qui côtoie la rivière, apparurent à l'angle du pont.

A continuer.